

gues qui continuent leur murmure sourd. On ne peut imaginer de plus glorieux mais de plus sombres trépas.

Cependant de petits changements intimes avaient eu lieu dans l'administration de la ville de Paris. M. Jules Ferry, membre du gouvernement, était délégué à la mairie centrale, en remplacement de M. Étienne Arago qui venait de donner sa démission. MM. Clamageran, Hérisson et Chaudey, adjoints au maire de Paris, étaient maintenus dans leurs fonctions. « M. Étienne Arago, disait le *Journal officiel*, a lui-même pensé que la mairie centrale n'était plus compatible avec la situation nouvelle, et le gouvernement a dû se passer d'un citoyen excellent, d'un républicain également attaché à la liberté et l'ordre, et qui demeure dans les nouvelles fonctions qu'il va remplir, en parfait accord d'opinion et de sentiments avec le gouvernement de la défense. » Les nouvelles fonctions, dont parlait la note de l'*Officiel*, étaient le poste de commissaire général des monnaies, auquel M. Arago était appelé bientôt en remplacement de M. Pierre Clément, décédé. Mais la démission de M. Arago devait suivre presque immédiatement sa nomination à ce dernier poste.

M. Étienne Arago avait administré avec un zèle profond et une activité sympathique cette mairie de Paris dont il s'éloignait en se disant avec joie que, du moins, durant son passage à l'Hôtel de ville, pas une goutte de sang n'avait coulé dans Paris. Il avait déployé dans son administration les qualités cordiales et ardentes de sa loyale nature. Accueillant à tous, jeté soudain dans une situation où tout était à organiser, mobiles à loger, ambulances à établir, députations à recevoir, à renseigner, bataillons à équiper (combien d'autres soins encore !) il avait triomphé par son énergie de plus d'un obstacle et maintenu avec une fermeté souriante les principes républicains. On lui reprochait alors de s'occuper de choses indifférentes en temps de siège, par exemple d'avoir institué une commission pour la dénomination des rues. Mais à ce moment tout avait son importance, et ne fallait-il pas arrêter le mouvement individuel qui faisait que chacun débaptisait et rebaptisait sa rue à son gré et selon ses préférences, celui-ci appelant une rue *rue Barbès*, et celui-là une autre *rue Blanqui*? De là l'intervention de la commission. Au surplus, M. Étienne Arago emportait dans sa retraite les sympathies du peuple de Paris et son estime.

M. Jules Ferry qui lui succédait, arrivait à l'heure difficile, au moment où les vivres se faisaient plus rares, l'alimentation et le chauffage plus difficiles, et où l'hiver, qui fut rude, allait commencer. Le nouveau maire allait avoir à supporter le courroux des souffrants et la calomnie des réacteurs. C'était le moment où, malgré les réquisitions des bêtes à

cornes, la viande manquait déjà ou semblait devoir manquer. On mangeait alors, chose inattendue, de l'âne, du mulet, des rats, des chats, des chiens. La *Lettre-Journal de Paris* donne, à cette date, quelques prix de ces viandes montées tout à coup au rang de *mets de grand luxe*.

Au 20 novembre, l'âne et le mulet valaient de 6 à 8 francs le kilogramme; une oie se payait de 25 à 30 francs; une paire de lapins, 30 fr.; le jambon, quand il s'en trouvait, 16 fr. le kilogr.; une carpe; 20 fr.; le boisseau de pommes de terre, ramassées sous le feu des Prussiens par des maraudeurs, femmes ou enfants, 6 fr.; un chou, 1 fr. 50c.; le beurre frais, 40 fr. le kilogr. Et bientôt ces prix déjà exorbitants allaient augmenter dans des proportions étranges, si bien que deux mois après ils étaient devenus improbables.

On s'imagine quel sourd grondement devait animer ce malheureux Paris souffrant ainsi, et quelles passions et quelles colères s'allumaient en lui, colères qu'éteignait seulement le sentiment du devoir en face de l'ennemi. Le mot d'ordre était: « Soyons calmes, point de désunion devant les Prussiens. » Cependant des journaux de sectaires et des clubs entretenaient dans la population une défiance profonde et ce sentiment de vague soupçon qui fait que la trahison semble proche. La *Patrie en danger*, par exemple, le journal de Blanqui, tout près de disparaître faute d'acheteurs, insérait dans ses colonnes des nouvelles comme celle-ci :

MINUIT.

(Dépêche particulière.)

*La nuit dernière, les éclaireurs Lafont ont pris quatorze pièces de canon prussiennes à Villemomble.*

*Dans le parc ennemi, il y avait trente-deux pièces avec des attelages. Les éclaireurs n'ont pu en emmener que quatorze.*

*Elles été conduites à Saint-Denis.*

Hélas! rien n'était vrai, tout venait de l'invention du journaliste.

Ces fausses joies étaient, pour l'esprit, pour le moral de la population, aussi fatales que les renseignements plus graves donnés par la *Patrie en danger*. Dans ce dernier genre, voilà ce que publiait ce journal :

RETOUR DE NAPOLÉON III

*On nous communique la note suivante, signée par un citoyen des plus honorables.*

*Nous la reproduisons néanmoins sous toutes réserves mais en appelant sur elle l'attention de nos lecteurs*

*« M. Théophile Hawry, marchand de bœufs, 38, quai de l'Hôtel-de-Ville, s'est échappé de Versailles le 15 novembre et est arrivé à Paris le même jour, à onze heures du soir. »*